

## Pour en finir avec le jugement de Millet

Il aura fallu que Richard Millet s'empare d'une figure aussi répulsive que celle d'Anders Breivik pour que l'intelligentsia française sorte enfin les griffes, gonfle le cou et se mette à feuler face à un écrivain qui sert en réalité le *même* discours, à quelques références scandinaves près, depuis une bonne dizaine d'années. À croire que la chute de son piédestal chez Gallimard aura permis de lâcher la bonde à ceux qui, jusque-là, tremblaient que leur manuscrit tombe entre les mains de l'homme qu'ils se seraient aventurés à trop vertement critiquer au détour d'un article, et dont l'aura leur inspirait, à n'en point douter, une peur panique. Pensez donc : il avait déniché l'immense Littell ! N'eût-il rien publié, cette envergure d'avion-renifleur de talents suffit à lui conférer une puissance à faire pâlir, à faire fléchir, à faire ramper.

Mais voilà que le géant, s'il n'a pas des pieds d'argile, s'est chaussé de bottes fort suspectes, claquantes, rutilantes et prêtes à défiler du Boulevard Saint-Germain aux Champs-Élysées. Et qu'après avoir été qualifié de « fou » par un Tahar Ben Jelloun fort peu en verve, il se voit désormais taxé de « fasciste » par Annie Ernaux, dans une tribune du *Monde* qui fera date. Érigé quasiment au rang de manifeste, ce texte a en effet reçu le contreseing de dizaines d'auteurs qui n'avaient apparemment pas le courage – physique ou moral – de se prononcer sur le sujet et tenaient néanmoins à marquer que, en conscience, ils suivaient ce noble mouvement d'indignation. Et il va bien sûr s'en agglutiner d'autres à la cohorte.

Millet n'est toutefois pas « fou » ; l'aliénation, cela se diagnostique, cela ne se décrète pas. Il n'est pas non plus « fasciste », et de grâce, cessons l'utilisation de ce vocable rebattu, vidé de toute portée et de tout sens, sinon celui de signaler la posture de son émetteur. Millet n'est pas plus fasciste que Breivik, par contre il partage bel et bien avec celui-ci le désir pervers de se faire traiter de la sorte, d'être pleinement identifié à un fasciste. Cette insulte, que Millet a désamorcée d'avance à son encounter en montrant, à maintes reprises, à quel point elle était ridicule et méprisante à ses yeux – cette insulte est le plus beau cadeau que l'on puisse lui offrir, puisqu'elle discrédite automatiquement qui la lui lance et elle invalide tout aussitôt le jugement de son contradicteur, quelle qu'en soit la ou les qualité(s).

N'oublions pas que ce qui passionne Millet au premier chef (en cela il n'est guère différent de tout prosateur français basique), c'est la rhétorique et le style. Quiconque l'attaque sur le terrain des idées part d'emblée avec un handicap, parce que le « dernier écrivain français » en est définitivement absent. En outre, l'infamante étiquette de « fasciste » hisse Millet au stade suprême que doit atteindre tout écrivain s'il veut présenter un quelconque relief : « l'infréquentabilité ». Redevenir l'auteur de *Bagatelles pour un massacre*, à défaut Brasillach ou Rebatet ; reprendre le chemin des solitudes de Meudon ou de l'enclos à poteaux du fort de Montrouge ; être considéré comme un maudit tout en faisant un maximum de tapage autour de sa petite personne ; voilà ce qui travaille le moindre plumitif hexagonal aujourd'hui, ou du moins la frange la plus hargneuse de l'engeance.

Millet admire en Breivik – et il l'écrit, nul besoin d'interpréter pour le comprendre – la « perfection » formelle du combat qu'il a mené. Là réside toute la malhonnêteté de son propos, dans la mesure où, superposant le profil du tireur blond à celui du Roland de Roncevaux, le polémiste le met au rang d'une figure héroïque et épique contemporaine falsifiée de pied en cap, mais dont tous

les gogos, convaincus qu'ils sont en péril à l'ombre des minarets, des tchadors et des « Shariah 4 Somewhere », guberont avidement les idéaux de croisé moderne.

Or, Breivik n'est, à l'instar de tous les terroristes à la manque et des gribouilles en chambre qu'il fait reluire, qu'un lâche. Il n'y a *nul lyrisme* à mettre dans l'évocation de sa stratégie minutée pile poil ni de son pseudo-génie guerrier. Parce qu'en somme, le brave soldat Breivik a commis un acte que Millet réprouverait autrement avec son dégoût de réac habituel s'il n'y avait été injectée une dose de message anti-multiculturel : Breivik s'est amusé, *en vrai*, à un jeu vidéo en *Point Of View*.<sup>1</sup> Comme les deux puceaux timbrés du lycée Columbine, comme la crapule de Mehra dans les cours de récré, comme le pseudo-Joker dans ce cinéma américain, comme l'abruti d'Amrani Place Saint-Lambert à Liège. Et qu'y a-t-il, Richard Millet, de précis, de chirurgical, de clausewitzien, partant de *littéraire* à coincer une foule désarmée sur un îlot-souricière et à tirer dans le tas à coups de flingue hypersophistiqué ?

Cet énième faux-pas (calibré au millimètre, gageons-le) de Millet révèle qu'un état-limite s'est définitivement cristallisé chez certains esprits de l'élite française, bonne à fournir leurs contingents de rédacteurs aux *Je suis partout* de demain. Car *aucun* intellectuel, officiel ou dissident, ne se compromet par contre à dire combien l'islamophobie (doublée d'arabophobie) galopante que connaît actuellement l'Europe de l'Ouest installe de brouillages idéologiques et de convergences inattendues entre (extrême) gauche et (extrême) droite, en de nombreux points comparables à ceux suscités par l'antisémitisme dans les années trente. Il suffit de songer aux interdits vestimentaires imposés par voie légale et adoptés sous prétexte d'égalité générale, mais ne s'appliquant au final qu'à une catégorie de citoyens, pour se rendre compte que nos vigilantes démocraties ne sont pas très éloignés, selon une logique inverse, de certain port obligatoire de symbole distinctif, édicté jadis par certain régime. Il est hélas des parallèles qu'il n'est pas de bon ton d'oser, et aussi des aveuglements dont on mesurera d'ici quelques décennies les conséquences ô combien fatales.

En exergue de son anémique réflexion, Millet place sans vergogne une citation de Pierre Drieu la Rochelle. S'il est un symptôme de confusion mentale à déceler chez cet individu, voilà où il se trouve. Car Drieu fut, lui, un fasciste, et il le prouva. Il eut le double courage du combat avec un ennemi en armes, au cours de multiples charges en 14-18, et du suicide, après s'être auto-condamné au terme de ses errements. Du premier, on n'en a rien vu de la part d'un Breivik et, du second, on en espère encore moins d'un Millet.

**Frédéric SAENEN**

**14 septembre 2012**

---

<sup>1</sup> Le puriste me pardonnera-t-il cet infâme anglicisme ? C'est celui que l'on emploie dans les films pornos pour les pipes en vision subjective, ainsi que pour les dégomages en 3D. On lira surtout avec intérêt l'entrefilet suivant : <http://www.france24.com/fr/20120419-anders-breivik-tueur-wow-world-warcraft-call-duty-norvege-massacre-jeu-video-polemique>

**Ci-dessous le texte publié dans la revue *Indications* en décembre 2011 (n°390), dans le cadre d'un dossier sur les colères littéraires, et plus précisément à propos de *Fatigue du sens*.**

### Fatigue de Richard Millet

« Fatigue du sens », le titre est judicieusement trouvé, car le lecteur ressort bel et bien épuisé du pourtant bref essai de Richard Millet ; lessivé d'avoir investi deux heures de son temps à déchiffrer cette enfilade de fragments, oscillant sans cesse entre une prose autoproclamée altière et des retombées dans des poncifs dignes de ceux distillés à longueur de *20 heures* ou de presse hebdomadaire destinée au grand public.

Mais enfin, n'en a-t-on pas soupé de ces écrivains qui, sentant se tarir la veine de la transposition autobiographique où ils excellaient, se mettent en tête de s'ériger en juges suprêmes de leur époque ? La démarche est hardie, certes, elle peut même présenter un certain bien-fondé quand elle constitue un réquisitoire *frontal* et *global* ; mais pour ce faire, elle nécessite autre chose que de se nourrir d'observations effectuées sur le vif dans le RER aux heures de pointe, de tours de jonglerie avec des concepts qu'on parvient à peine à manier, et de maladroitesses resucées d'une critique des « simulacres » qui a été autrement bien formulée par les Debord, Baudrillard et autres Muray ; autant d'éminences qui, quels que soient leurs défauts et leurs biais, avaient échafaudé une vue d'ensemble du système et avaient au moins *quelque chose à en dire*.

Résultat : revoici le sempiternel lamento typiquement hexagonal sur le délabrement de la « grandeur » (et déjà en cela, Millet se trompe de cible : c'est le sens du *tragique* qui est évacué des esprits modernes et qui leur fait si cruellement défaut) ; une vision idéalisée – donc fallacieuse – de la valeur sacrée du « sang » ; l'affirmation fière de posséder cette « qualité » d'être français (encore heureux, Millet n'étant pas Soral, la démonstration se passera de cocoricos footballistiques) ; un lâcher de petits pets verbaux, même pas foireux, tout propres de nihilisme éthéré, et qui attestent, auprès des rares qui en remarqueraient le vague fumet, qu'on est face à un vrai dissident, un « rebelle » ; une forme de malhonnêteté intellectuelle assumée qui fonctionne par amalgames, comme par exemple celui consistant à commuter à l'envi les termes « islamiste », « arabe », « musulman » et « immigré » ; enfin, la peur platement avouée d'être trop souvent le seul Blanc sur le quai où l'on attend le métro (mais un Houellebecq avait déjà décrit ce malaise, et d'une meilleure pointe sèche, dans *Extension...*).

Tout le discours tenu par le misanthrope exponentiel que se targue d'être Millet repose sur une aporie : d'une part l'aveu d'une détestation viscérale envers le genre humain et d'autre part des jérémiades à propos d'une irrémédiable perte d'« identité nationale ». Ce serait en somme comme d'éprouver une haine épidermique envers les canidés, à l'exception du berger des Flandres, dont on déplorerait l'abâtardissement, la dégénérescence, l'abaissement, les tares multiples. Or, la question des pseudo « races » devient nécessairement anecdotique dès lors qu'on prétend s'exprimer sur l'Espèce. Hélas, tout le monde n'a pas la carrure d'un Albert Caraco pour rejeter absolument l'humanisme et aboutir au corollaire ultime de cette position philosophique : le suicide.

On en verra d'autres, avec ce livre : un élitiste ronchon, citant – du bout des pincettes, mais citant – des statistiques qui émanent du *Point* à propos de l'islamisation de la société française ; puis, après avoir de la sorte étayé ses dires, le même, assenant depuis les cimes : « Les médias parlent de choses et de gens qui ne m'intéressent pas, dans un langage qui me répugne comme le visage de ses locuteurs. » Appuyer son argumentaire sur des données provenant d'une source envers laquelle on avoue aussitôt son dégoût et sa défiance, n'est-ce pas ce que l'on appelle une erreur de débutant en termes de rhétorique et de logique ? Il y a cependant chez Millet plus grave que les questions relevant de la sphère des idées toutes faites, soit des

opinions. En effet, par quelle étrange alchimie – lorsque l'on fut un écrivain dont le style ouvragé n'avait pas grand-chose à envier à celui d'un Gracq (nous pensons au remarquable *Ma vie parmi les ombres*) – peut-on en arriver à se payer de mots au point de ne plus régurgiter que du flou et de l'insignifiant ? Piquons au hasard cet aphorisme qui, vraiment, mériterait d'être explicité : « Paradoxe de l'anglais : la langue dominante est une langue d'esclaves dont les maîtres tolèrent que le langage se confonde avec le leur. » En clair, cela signifie que tout le monde parle le même idiome. Bien. Et... ? Quel tarabiscotage syntaxique pour énoncer ce qui ressemble à s'y méprendre à un truisme. En plus, « langue », re « langue » et « langage » dans une phrase qui compte, en sus de ces trois-là, vingt malheureux mots...

Passons enfin à l'aspect le moins supportable de ces pages : les flagrants délits de fatuité qui y pullulent. Millet qualifie les êtres qui ont l'impudence de peupler son époque de « vulgaires », « laids », « obèses », « informes »... On voudrait le prendre par l'épaule, l'encourager à se ressaisir, le consoler ou, au pire, lui jouer le vilain tour de lui tendre un miroir, mais il recommence à s'emballer : « J'ai beau m'efforcer de ne considérer que l'homme, dans mon prochain, c'est l'animal qui m'apparaît, lequel entre à quatre-vingt pour cent dans la composition de l'humain, quel qu'il soit. » On comprend que des constats pareils, de surcroît basés sur des estimations aussi minutieuses, ne débouchent sur rien d'autre qu'une philosophie de l'abattoir dont il est agréable de dissenter aux terrasses des cafés germanopratsins ou dans les restos chics. En tout cas, croyez-le ou non, braves gens du cirque humain qui empuantisent l'atmosphère de ce Monsieur, sa position « est unique, car avant tout linguistique (la langue comme seule éthique) ». Sic.

Page 76, à l'exact mitan du livre, Millet prend nonchalamment la pose sur un divan Récamier et balaie le vide de la main en tenant ces propos qui sentent le renfermé et que peut-être quelques gloses aéreront : « Il y a longtemps que je ne vis plus vraiment parmi les hommes (*il daigne quand même apparaître sur certains plateaux télé, et pas vêtu de peaux de bêtes, témoin quelque séquence encore disponible sur Internet*), mes contemporains, veux-je dire, ne croyant pas à l'amélioration de l'espèce ni à l'immédiateté du bonheur (*le lien sémantique de ce long ablatif absolu avec son sujet flirte avec l'anacoluthie et manque de clarté*), et depuis longtemps terrifié par l'expansion de l'espèce (*bis repetita placent...*). Je ne demande rien à mon temps. (*au minimum quelques lecteurs, non ?, et d'être placé bien en vue dans les rayons des librairies*) Je n'attends rien de personne. (*grattez bien, et sous l'écrivain vous retrouverez l'ado*) Il me suffit de me tenir dans la distance intérieure où je me retranche de l'Homme même, dans cette forme de sainteté, ou dans une éthique minimale qui a force de pierre. (*là, sans commentaire ; devant cette statue auréolée de sa propre gloire, s'agenouiller et se taire*) »

Après avoir encaissé cette tranchante profession de foi, on se demande quel sursaut d'énergie – ou quel impératif catégorique – aura poussé l'aigle solitaire et fourbu à prolonger son cahotant pamphlet et à ne pas en prendre plus tôt congé. Le lecteur, lui au moins, dispose de cette liberté. Qu'il ne néglige pas d'en faire usage.

**Frédéric SAENEN**

**Richard Millet, *Fatigue du sens*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 154 pp., 16 €.**